



George Catlin Peindre l'Ouest

George Catlin naquit en 1786 en [Pennsylvanie](#). Il acquit rapidement un certain renom, fut appelé à faire le portrait de personnages éminents et parvint à être élu assez jeune à l'Académie des Arts de sa région natale.

Passionné depuis son plus jeune âge par les Indiens, qu'il considérait comme des modèles exceptionnels, il fit notamment le portrait du fameux chef iroquois Red Jacket. Mais il tenait avant tout à découvrir des tribus indiennes moins connues dans la liberté de leur environnement naturel.

Au début des années 1830, il décida de renoncer à sa situation confortable dans l'est pour partir à la rencontre des Indiens de l'ouest.

Comme il le précise dans cette lettre, il partit contre l'avis de tous, décidé à préserver, grâce à ses croquis, ses peintures et ses écrits, la mémoire d'une «nation agonisante» et à «transmettre à la postérité» un monument juste et impartial à la mémoire d'une nation généreuse et noble.

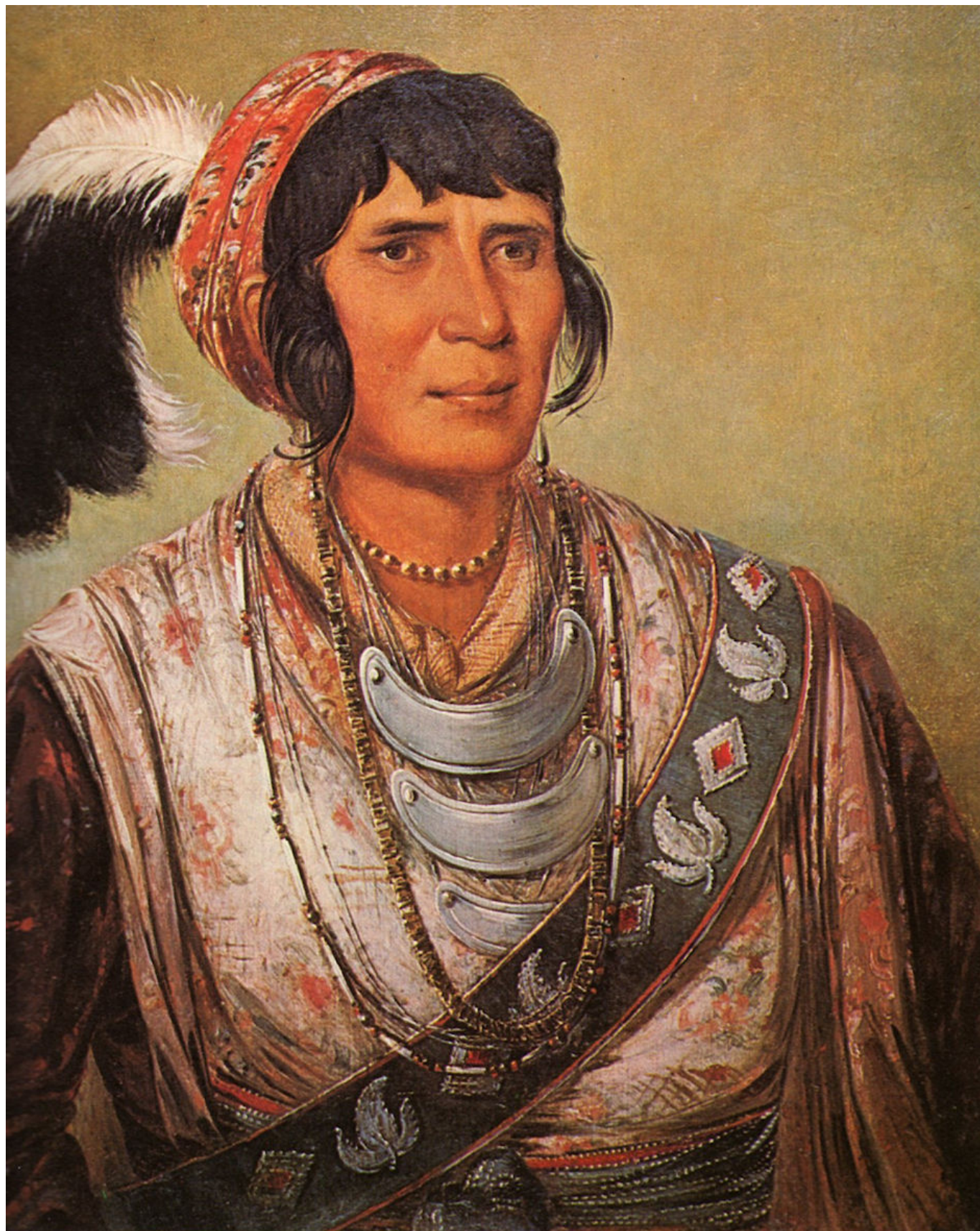


Le général William Clark, héros avec Merriwether Lewis de la célèbre expédition scientifique

lancée avec l'appui de Thomas Jefferson trente ans plus tôt, l'accueillit à Saint Louis au printemps 1831. Clark était devenu délégué aux Affaires indiennes pour les tribus de l'Ouest.

Il accompagna Catlin sur le Mississippi jusqu'à la Prairie du Chien (aujourd'hui dans le Wisconsin), où de nombreuses tribus de la région tenaient conseil.

De retour à Saint Louis, Catlin fit un portrait de Black Hawk, chef rebelle sauk et fox, désormais vaincu.



L'année suivante, accompagnant un vapeur de la compagnie des fourrures qui remontait le Missouri, il s'arrêta à Fort Pierre pour peindre les Lakotas et continua vers le nord jusqu'à la

frontière entre l'actuel Dakota du Nord et le Montana, où il rencontra des Blackfeets et des Crows.



Pendant plusieurs années, il sillonna le grand ouest américain, du Mississippi à la frontière mexicaine. Il fut dans l'ensemble bien accueilli par les Indiens, participa à leurs cérémonies rituelles et fut autorisé à faire le portrait de leurs chefs. Il constitua ainsi une remarquable collection d'esquisses, portraits, scènes de chasse, paysages qui sont des documents uniques, tant sur les tribus de l'est déplacées vers l'Oklahoma que sur l'univers et les coutumes des Indiens de l'ouest dans toute leur splendeur, avant qu'ils ne soient décimés par les guerres, l'alcool et les épidémies.

A l'issue de ses années de voyage au cœur du pays indien, Catlin donna des conférences, fit des expositions à New York, Washington et dans de nombreuses villes de l'est des Etats-Unis. Il se rendit en Europe, où il rencontra la reine Victoria, le roi des Belges et le tsar de Russie. Le roi Louis Philippe, qui admirait son œuvre, fit exposer ses toiles au Louvre.

On constate dans la lettre qui suit que Catlin met l'accent sur l'hospitalité des Indiens, soulignant qu'aucun d'entre eux ne l'a trahi, frappé ou dépossédé de ses biens et qu'il a rencontré parmi eux «la paix, le bonheur et la sérénité».

Ses écrits, qui vont à l'encontre des clichés de l'époque sur la vie des «sauvages», fournissent de précieuses chroniques de la vie dans l'ouest au cours de la première partie du XIXe siècle. Mais ses prises de position en faveur des Premiers Américains lui aliénèrent le soutien de certains hommes politiques.

Malgré l'appui de fidèles admirateurs, il se heurta à l'opposition farouche de personnages influents, notamment l'anthropologue Henry Schoolcraft, qui fut son rival et mit en doute la véracité de ses représentations des cérémonies religieuses des Mandans. Il mourut dans le dénuement, en 1872, peu après avoir exposé pour la première fois son œuvre à la Smithsonian Institution mais sans avoir pu voir sa collection définitivement accueillie par une institution américaine.



«J'ai constaté avec chagrin que certains écrivains ont décrit le tempérament des Indiens d'Amérique du Nord comme sombre, implacable, cruel et féroce au dernier degré, ne leur reconnaissant guère la moindre qualité qui élèverait leur présence sur terre au-dessus de celle des bêtes.

D'autres, en revanche, leur ont accordé, comme je me sens autorisé à le faire, le niveau élevé d'êtres honorables doués d'une grande intelligence. Certains enfin, partagés entre l'amitié et l'inimitié à leur égard, ont parlé d'eux comme d'une anomalie de la nature !

En me référant à ce que j'ai vu de ces gens, je me sens autorisé à affirmer que rien dans leur comportement n'est absolument étrange ou inexplicable, mais qu'il est simple, facile à connaître et à comprendre à condition de prendre la peine de se familiariser avec lui.

Quoiqu'il possède ses zones d'ombre, il y a bien des traits à approuver et maints à proposer à l'admiration des gens éclairés. Et j'ai bon espoir que le lecteur attentif de ces pages sera disposé à conclure avec moi que l'Indien d'Amérique du Nord, dans son état de nature, est un être honnête, accueillant, fidèle, courageux, belliqueux, cruel, vindicatif, implacable - et néanmoins honorable, méditatif et religieux.

Ayant longtemps partagé la vie de ces gens, je suis absolument convaincu que leur malheur a été principalement causé par notre ignorance de leur tempérament et de leurs véritables inclinations, ce qui nous a toujours tenus éloignés d'eux par méfiance, à ne les considérer que comme des ennemis hostiles ne méritant que la politique de lutte armée incessante que nous avons toujours menée contre eux.

L'emploi même du mot sauvage, ainsi qu'il est utilisé dans son sens large, est selon mon sentiment une interprétation honteuse pour le mot lui-même et pour les gens auxquels on l'applique. Dans son sens premier il signifie uniquement non civilisé ou vivant dans un état primitif; et le Créateur peut avoir doté un homme primitif de toutes les qualités de bonté et de noblesse qui sont présentes dans le cœur de l'homme soumis aux règles de la civilisation.

Notre ignorance, notre appréhension et notre peur de ces gens ont, en conséquence, donné un autre sens à cet adjectif car pratiquement toutes les nations civilisées utilisent le mot sauvage pour qualifier le tempérament le plus cruel, féroce et malfaisant qui se puisse décrire (. .).

Pendant sept ou huit années j'ai parcouru ces étendues, rendant visite à trois ou quatre cent mille de ces Indiens et partageant leur vie dans des circonstances d'une infinie disparité.

En raison de leurs très nombreuses démonstrations spontanées d'hospitalité et de cordialité, je me sens tenu de déclarer qu'ils sont d'un naturel aimable et accueillant. Partout sur leurs territoires j'ai été bien reçu et traité du mieux possible selon leurs moyens, sans qu'aucune demande me soit adressée de contribuer à ma nourriture. Ils m'ont souvent escorté à travers les terres appartenant à leurs ennemis, non sans risque pour leur vie, et m'ont aidé à franchir fleuves et montagnes avec mon encombrant attirail.

Et pour autant que je sache, dans toutes ces entreprises risquées, pas un seul ne m'a trahi, ne m'a frappé ou ne s'est emparé de la moindre portion de mes biens.

Tout ceci en dit fort long sur les qualités de ces peuples (et en apporte la preuve si le lecteur veut bien m'en croire), surtout si l'on garde présent à l'esprit, comme ce devrait être le cas, qu'il n'existe pas chez eux de loi punissant le vol, que serrures et clefs n'ont pas cours sur leurs terres, que les dix commandements ne leur ont jamais été enseignés et qu'aucune peine ne peut retomber sur la tête du voleur, sinon le déshonneur qui vient ternir sa réputation aux yeux des siens.

Et donc, aussi étrange que cela puisse paraître en l'absence de tout système juridique, j'ai souvent découvert qu'au sein de ces petites communautés régnaient de manière souveraine la paix, le bonheur et la sérénité, état que même des rois ou des empereurs pourraient leur envier.

J'ai vu défendre le droit et la vertu, et des torts réparés. J'ai vu s'épanouir l'affection conjugale, filiale et paternelle dans la simplicité et la satisfaction naturelles. Inévitablement, j'ai établi des liens durables et chaleureux avec certains de ces hommes qu'il n'est pas dans mes intentions d'oublier.

Ils ont gagné mon affection et lors de nos séparations finales m'ont serré dans leurs bras et ont placé ma personne et mes biens sous la protection du Grand Esprit.»

Source : Le livre Voix indiennes, voix américaines - Les deux visions de la conquête du Nouveau Monde de Nelcya Delanoë et Joëlle Rostkowski aux éditions Albin Michel

Le 07-05-2009 par El Coyotos



George Catlin Peindre l'Ouest